

Jean-Sébastien Lord
Le regard instinctif

Élie Castiel

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (2000). Jean-Sébastien Lord : *Le regard instinctif*. *Séquences*, (207), 31–32.

matérialisme disproportionné, fanatisme religieux), et celui, céleste, où se réunissent les anciens vivants : Dieu le père (incarné ici par un enfant) et Jésus (censé être le Sauveur). Or, au Ciel, tout ne va pas comme prévu. Dieu n'a plus le pouvoir d'antan parce que Jésus aurait abusé de son autorité. Selon la vision de Jean-Sébastien Lord, le Ciel ne serait pas nécessairement pavé de bonnes intentions. La preuve est qu'il nous présente cet endroit comme un univers décrépi, en ruine, apocalyptique. Jésus ne possède plus l'auréole mythique que les humains lui ont concédée. C'est un homme parmi les hommes, avec ses défauts et ses qualités, ses vices et ses vertus, ses forces et ses faiblesses. Il a même un penchant pour l'hédonisme. Il demeure par contre le seul qui puisse parler à Dieu, et il le fait avec respect, le sommant même de se reposer parce que celui-ci aurait déjà accompli sa tâche.

Même s'il se défend d'avoir été influencé par le cinéma d'André Forcier, il n'en demeure pas moins que Jean-Sébastien Lord possède ce regard chaleureux et ce sens de l'absurde qu'on retrouve chez l'auteur d'*Une histoire inventée*. Fable moderne, conçue autour de deux microcosmes, l'un réel (la Terre), l'autre mythique (le Ciel), *Le Petit Ciel* raconte avec élégance l'errance des sentiments et celle de la foi en ce début de millénaire caractérisé par un besoin urgent de rapprochement affectif et spirituel. C'est ce ton qui fait l'originalité et l'intérêt du film de Lord, et qui culmine dans

la séquence finale de l'Apocalypse, comme si Terre et Ciel devaient se reconstruire pour bâtir un nouvel univers.

Dans son premier grand rôle au cinéma, Jocelyn Blanchard affiche une étonnante flexibilité de jeu. Remarquée dans *Chacun cherche son chat*, de Cédric Klapisch, Garance Clavel compose son personnage à la fois avec rigueur et modestie. Incarnant avec force le personnage de Jésus, Julien Poulin demeure égal à lui-même. Mais la grande découverte est sans contredit Sonia Vachon, en pleine possession de ses moyens, manifestant avec brio son sens dramatique.

Ludique, intentionnellement imparfait, elliptique et assumant pleinement sa douce folie, ce premier long métrage de Jean-Sébastien Lord démontre son universalité par son sujet même. Désormais, il faudra compter sur un réalisateur qui n'a pas peur de se tromper, qui commet quelques maladresses et revendique le droit à un cinéma libre, dénué de tout effet gratuit. Un réalisateur à suivre...

Élie Castiel

Canada/France 1999, 90 minutes — Réal. : Jean-Sébastien Lord — Scén. : Jean-Sébastien Lord — Photo : Bernard Fougères — Mont. : François Valcour — Mus. : Pierre Benoit — Déc. : Marc-Antoine Choquette — Cost. : Camille Demers — Int. : Jocelyn Blanchard (Jacques), Garance Clavel (Sophie), Julien Poulin (Jésus), Sonia Vachon (Gisèle), André Montmorency (Nabuchodonosor), François L'Écuyer (Bertrand), Stéphane Breton (Yves), Julie La Rochelle (Julie) — Prod. : Samuel Gagnon — Dist. : Aska Film Distribution.



Jean-Sébastien Lord *Le regard instinctif*

Avec, comme principaux bagages, une vision optimiste de l'existence et un rôle dans la télésérie Lance et compte (Hugo, le frère de Pierre Lambert), Jean-Sébastien Lord bénéficie d'un entourage familial qui lui permet d'entamer une carrière dans la réalisation, ce qui ne l'empêche pas de poser un regard original sur un art qu'il maîtrise déjà. Après Les Noces de marbre, un premier court métrage dont l'action se déroulait dans un salon funéraire, il fait maintenant ses premiers pas dans le long métrage avec Le Petit Ciel, un film sur la vie, la mort et la présence de Dieu. Séquences l'a rencontré. Il répond à nos questions avec toute la verve, l'énergie et la conviction de sa jeune vingtaine.

propos recueillis par Élie Castiel

Dans Les Noces de marbre, votre premier court métrage, vous abordez déjà le thème de la mort. Ici, en quelque sorte, vous continuez cette démarche.

Est-ce un hasard, une coïncidence ? Peut-être bien. Et pour quelles raisons ? Pour l'instant, je ne peux pas répondre. Tout cela transparait dans mes deux films. Mais il s'agit de quelque chose que je préfère ne pas analyser pour l'instant. En fait, dans *Le Petit Ciel*, le thème de la mort m'a donné l'occasion d'aborder d'autres sous-thèmes et, en même temps, de créer un univers qui serait une métaphore de notre société, ma propre vision sur la religiosité ambiante.

Il y a Jésus, il y a Dieu. Les deux ont chacun un rôle bien déterminé. Comme tout le reste du film, c'est un choix qui demeure, à la base, quelque chose d'intuitif. Je me suis d'abord amusé à défaire l'image de chacun des archétypes qu'on pouvait avoir de ces personnages

mythiques. Jésus est le premier exemple; Dieu est le second. Dans un sens, Jésus fait des pressions pour que Dieu demeure dans son univers qui ne semble pas bouger, stagnant malgré le passage du temps. Il lui dit même de se reposer, car il a déjà fait tout son travail. Jésus parle à Dieu comme on parle à une grande personne, à un vieillard pour lequel on a du respect. Pourtant, j'ai voulu que Jésus soit un homme comme tout le monde et j'ai choisi un enfant pour personnifier Dieu. Je l'ai voulu ainsi parce que l'enfant est un individu naïf, pur, sans ambiguïté. Le film parle aussi de l'âge de Dieu, du concept que depuis des siècles rien ne semble avoir changé. Peut-être bien qu'il est temps que nous voyions cela d'un autre œil. Le film est une tentative qui suggère de penser autrement. C'est un film sur l'usure de la pensée en cette fin de siècle et le début d'un temps nouveau.

Pour un premier film, vous abordez tout de même des questions profondes. N'est-ce pas là un poids lourd à assumer ?

Les thèmes se sont imposés. Mais mon idée de base était de montrer un ciel décrépi, qui n'a pas les caractéristiques que la majorité des individus lui attribue. Petit à petit, je me suis aperçu que pour créer un tel univers, il fallait le peupler de personnages typés. Il fallait également inventer un personnage se situant entre la vie et la mort, entre la terre et le ciel, pour que le sujet ait un sens aux yeux des spectateurs. J'espère avoir réussi.

Le Petit Ciel est également un film sur la résignation.

C'est en effet le cas, car la mort est devenue un concept quotidien pour le personnage principal masculin. Quand quelqu'un dans sa situation est confronté à l'idée qu'il va bientôt mourir, il ne reste plus qu'à accepter le destin avec résignation ou, je dirais plutôt, avec *altruïsme*. Il y a un destin qui avance et qui apprend aux individus à réagir le plus positivement possible face aux situations qui sont offertes par la vie.

D'où l'utilisation fréquente de l'humour.

Ma façon d'aborder les thèmes du film était de les voir avec un autre point de vue. Il s'agissait de déplacer le regard qu'on peut, par exemple, saisir de la mort, de reculer un petit peu face à ce concept universel. Sauf que, souvent, il fallait composer avec le côté le moins dramatique de la chose.

Le fait d'avoir un père réalisateur et une mère comédienne est une caractéristique qui a dû vous influencer.

Sur ce point, on ne peut pas vraiment parler de hasard. La raison pour laquelle j'ai pu monter ce premier long métrage à mon âge est en partie liée au fait que j'ai toujours été entouré de gens du milieu. J'ai baigné dans un univers cinématographique depuis ma plus tendre enfance. Cela m'a permis d'avoir plus rapidement des gains dans le processus de création, plus d'expertise dans le métier que je commence à peine. J'assume sans ambages mes influences familiales. On ne peut pas les nier. En ce qui concerne mon père, cela m'inquiéterait beaucoup si nos films se ressemblaient, si je voyais que j'essayais de faire la même chose que lui. Sauf que, dans mon cas, je fais mes films à l'opposé de ceux de mon père. D'abord, il a une plus longue carrière, plus d'expérience, bien sûr, et un concept du cinéma différent du mien. À partir de cette constatation, je revendique le droit à mes propres idées, à mes propres sujets, à ma vision du monde, des choses et des individus. Je pense avoir ma place dans le milieu du cinéma.

Vous avez fait des études en cinéma. Cela a également dû vous influencer.

Je pense qu'à l'université on nous apprend surtout la théorie, c'est-à-dire l'art de placer des mots sur des concepts, de les élaborer. Mais c'est vraiment en travaillant pendant quatre ans sur des plateaux de tournage comme assistant à la réalisation que s'est développée l'envie de tourner.

Certaines séquences, notamment celles se passant dans le ciel, évoquent le cinéma d'André Forcier.

On m'a déjà fait la remarque. Mais j'ai été le premier surpris parce que tout en respectant son travail remarquable, Forcier

ne fait pas vraiment partie de mes grandes influences directes, celles avec lesquelles je compose mon univers visuel.

Pour cette première incursion dans le long métrage, avez-vous songé à ce que le titre du film réponde aux aspirations des spectateurs ?

On en a beaucoup parlé. On voulait le changer à un moment donné. Sauf qu'à défaut de trouver un titre accrocheur, j'ai soudainement eu la fondamentale conviction que *Le Petit Ciel* était après tout un titre séduisant, qu'on peut apprendre à aimer, qui fera, sans doute et je l'espère, son chemin, même s'il n'est pas frappant au premier abord.

Pour rendre votre univers crédible, il a fallu vous entourer d'une équipe de comédiens aussi crédibles que convaincants.

Le casting s'est fait il y a trois ans. Nous avons procédé, évidemment, par auditions. Je me suis arrêté aux comédiens qui venaient le plus me chercher, qui arrivaient à me toucher en lisant quelques lignes du scénario. Je parle surtout des jeunes interprètes. Pour les plus vieux, les comédiens qui ont déjà fait leurs preuves, j'ai fonctionné par instinct. De toute façon, une agence de casting a suggéré des noms connus. La partie la plus complexe dans le choix des comédiens était de parvenir à trouver des acteurs pouvant atteindre le bon niveau de jeu, de passer du drame à la comédie.


Par moment, avez-vous senti qu'il existait des rapports de force entre le réalisateur et les comédiens expérimentés ?

Lorsque les comédiens voient que le réalisateur sait où il s'en va, ils n'ont guère le choix que de se plier à ses directives. Ils ont tous cette générosité d'abandon, de faire confiance à celui qui est derrière la caméra. Pendant le tournage du *Petit Ciel*, il n'y a pas eu de rapports de pouvoir ou d'intimidation. Tout s'est déroulé dans la joie, dans l'entente et la complicité.

En choisissant comme personnage principal féminin une Française, n'y a-t-il pas là un regard sur l'intégration des cultures ?

Je dois sincèrement avouer que ce choix était une question de coproduction avec la France. Mais, par la même occasion, cela me permettait d'aborder des questions qui n'étaient pas prévues à la première lecture du scénario.

Votre choix de carrière semble déjà tracé. Est-ce uniquement dans le long métrage que vous comptez poursuivre votre métier ?

Un court métrage se tourne en général en quatre ou cinq jours et il n'y pas vraiment le temps de créer une dynamique, une complicité. Dans le long métrage, c'est tout le processus qui est fantastique. Il s'agit d'un défi énorme à relever. Dans le cas du *Petit Ciel*, nous avons eu droit à vingt et un jours de tournage, avec tout ce que cela comporte en situations et en petits drames sans grande conséquence. Ça tenait du miracle que de réussir à boucler avec un budget restreint et un horaire précis. Chaque jour était un marathon, une course contre la montre, une incroyable odyssee. Mais le coup valait bien la chandelle... 

Jean-Sébastien Lord



Julien Poulin

